ral. On lui doit une *Chronique* qui commence à la création et va jusqu'à l'année 1256. Mais elle est surtout intéressante pour la connaissance des événements survenus dans l'Allemagne du Nord de la fin du XIe siècle au milieu du XIIIe. Cette *Chronique* a été continuée par André Hoser jusqu'en 1326 et publiée par Reiner Reinek (Helmstædt, 1587, in-4o).

ALBERT (Erasme), théologien protestant, né près de Francfort dans les dernières années du XVe siècle, mort vers 1560. Il était prédicateur de la cour de l'électeur de Brandebourg. Il composa l'*Alcoran des cordeliers*, où il signala les inepties nombreuses que renferme le livre d'Albizzi, *Des conformités de saint François avec Jésus-Christ*. Luther, qui avait été son maître à l'université de Wittemberg, mit une préface à l'*Alcoran des cordeliers*, et Conrad Badius y ajouta un second livre et le traduisit en français.

ALBERT ou **ALBERTI** (Michel), médecin allemand, né à Nuremberg en 1682, mort à Halle en 1757. Il étudia la médecine sous Stahl et devint lui-même professeur à Halle, membre de l'Académie royale de Berlin et de celle des Curieux de la nature. Il a laissé de nombreux écrits, parmi lesquels on doit noter: *Epistola qua thermarum idolum medicum destruitur* (Halle, 1713, in-4o), où il combat le système des mécanistes; *Introductio in universam medicinam* (Halle, 1718, 3 vol. in-4o); *Tractatio medico-forensis de torturæ subjectis aptis et ineptis* (1730, in-4o); *Systema jurisprudentiæ medico-legalis* (Halle, 1725, 6 vol. in-4o).

ALBERT (Joseph-François-Ildefonse-Raymond), conseiller au parlement de Paris, né à Ille (Roussillon) en 1721, mort dans la même ville en 1790. Après avoir fait ses études de droit, il exerça avec distinction la profession d'avocat, et ses talents comme légiste lui valurent d'être appelé, à vingt-trois ans, à la chaire de droit de l'université de Perpignan. En 1759, il fut nommé président de la chambre du domaine de la province de Roussillon et, appelé à Paris en 1763, devint successivement conseiller au parlement, maître des requêtes et intendant du commerce. Dans ce dernier poste, il reçut de Turgot la mission de veiller à l'approvisionnement de Paris et eut spécialement l'administration des blés, détachée par lui des attributions du lieutenant général de police, à qui elle avait jusqu'alors appartenu. Turgot méditait de grandes réformes dans cette administration, dont les abus précipitèrent la royauté, et Albert le seconda avec tant de zèle que le ministre profita de l'émeute suscitée à Paris, en mai 1775, par la cherté des grains, pour faire disgracier Lenoir et le faire remplacer par Albert. Celui-ci entra aussitôt en fonction. Une des réformes projetées par Turgot consistait en la moralisation de la police et de son personnel, œuvre d'une difficulté extrême et qu'on peut dire incompatible, au moins sous une monarchie, avec le rôle même que cette institution est appelée à jouer. Albert, sous l'influence de Turgot, voulut faire de la police « honnête et loyale; » il voulut l'épurer, la débarrasser des innombrables agents secrets qu'elle avait sous ses ordres et qui étaient une plaie pour toutes les classes de la société parisienne. « La police, surtout vers la fin du règne de Louis XV, écrivait Bachaumont à la date du 14 octobre 1775, outre ses suppôts, ses espions, sa séquelle ordinaire, pensionnait dans tous les rangs des gens assez bas pour lui rendre compte de ce qu'ils voyaient et entendaient. A mesure que ces messieurs viennent aujourd'hui pour toucher leurs émoluments, ils sont éconduits par M. Albert, qui les fait payer et remercier de leurs services, ce qui diminue les dépenses de sa partie, car il y avait des espions prétendus comme il faut qu'on soudoyait très-cher. » Ce travail d'épuration était impossible; la police, comme l'a dit Beugnot, étant la goutte d'huile qui se glisse dans les rouages du gouvernement, raréfier la goutte d'huile, c'était empêcher la machine d'aller, et Albert succomba à la tâche. Il fut disgracié, en même temps que Turgot, en 1776, et remplacé par l'ancien lieutenant général Lenoir. Nommé conseiller d'Etat, il continua de résider à Paris jusqu'en 1789, puis se retira, pour y mourir presque aussitôt, dans sa ville natale.

On doit à Albert une *Lettre au* Journal des savants *sur un projet de traduction du droit civil* (Paris, 1765, in-8o) et l'*Abrégé chronologique de l'histoire romaine, contenant les preuves de la correspondance de l'année civile des Romains avec l'année julienne*, inséré dans les tomes IV et V de l'*Art de vérifier les dates* (1819, 5 vol. in-8o). C'est un travail d'une vaste érudition et qui fait à lui seul près du tiers de ce grand ouvrage.

ALBERT (Thérèse VERNET, dite Mme), actrice française, née à Bordeaux en 1805, morte à Paris en 1860. Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle joua son premier rôle. Elevée pour le théâtre, elle apprit son métier en province et joua successivement à Montpellier, Nîmes, Perpignan, Bordeaux, Toulouse, abordant les rôles les plus divers et se produisant avec un égal succès dans le vaudeville, la comédie et l'opéra. Les applaudissements qu'elle obtint dans la *Caravane* et dans *Joconde* la décidèrent à se rendre à Paris; mais elle ne put obtenir un engagement à l'Opéra-Comique, et, après s'être fait entendre à la salle Chantereine, elle alla chanter à Bordeaux. En 1825, Mme Albert fut engagée à l'Odéon, qui était alors un théâtre lyrique. Elle y parut successivement dans *Robin des bois*, *Blaise et Babet*, *Richard Cœur de Lion*, etc. Quelque temps après, elle renonça à l'opéra pour le vaudeville, qu'elle interprétait avec beaucoup de talent et qui lui fournissait l'occasion de se servir de sa jolie voix. Attachée pendant plusieurs années au théâtre des Nouveautés, Mme Albert y devint une des actrices préférées du public, qui l'applaudit surtout dans *Caleb*, la *Poitrinaire*, la *Fiancée du fleuve*, etc. Elle parut ensuite au théâtre du Vaudeville, puis joua en province, revint à Paris et parut dans divers théâtres du boulevard, notamment à la Gaîté, où elle interpréta en 1855 le rôle de la Carconte. Quelque temps après, elle quitta le théâtre. Elle s'était mariée deux fois, la première fois avec un nommé Rodrigue, la seconde avec l'acteur Eugène Bignon, qui mourut deux ans avant elle.

ALBERT (Auguste-François THIRY, dit), comédien et auteur dramatique, né à Reims en 1811, mort en 1864. Son père, qui était officier, obtint pour lui une bourse au collége de Reims, d'où il fut expulsé pour avoir composé une chanson contre les jésuites. Placé à Paris dans une maison de commerce, le jeune Thiry se passionna bientôt pour le théâtre et résolut de se faire comédien. Frédéric Soulié lui donna quelques conseils, Cartigny quelques leçons, et, à dix-neuf ans, il débuta à l'Odéon, dans les *Comédiens* de Delavigne, sous le nom d'**Albert**, qu'il porta depuis au théâtre. Il essuya un échec, se remit avec ardeur à l'étude et obtint, l'année suivante, un engagement au théâtre Molière, où il débuta avec succès dans la *Tireuse de cartes*. Quelque temps après, Albert entra à la Porte-Saint-Martin, d'où il passa par la suite à l'Ambigu, et il créa dans ces deux théâtres un grand nombre de rôles, dans lesquels il fit preuve d'un talent souple et vigoureux. En 1850, il fut attaché comme régisseur au théâtre du Cirque, puis il devint successivement régisseur général de l'Odéon en 1853 et directeur de la scène à l'Ambigu (1858). Comme auteur dramatique, Thiry a écrit un assez grand nombre de pièces, presque toujours en collaboration. Nous citerons de lui : *Juliette* (1834), drame en trois actes, avec Labrousse et Brot; *Prêtez-moi cinq francs* (1834), avec Labrousse; *Toniotto* ou le *Retour de Sibérie* (1835), avec le même; le *Corsaire noir* (1837), avec le même; le *Chevalier du Temple* (1838), avec le même; le *Mari de la reine* (1840), en un acte; l'*Orpheline de Waterloo* (1847), drame en trois actes, avec B. Gastineau; *Bonaparte*, pièce militaire (1850), avec Labrousse; la *Prise de Caprée* (1852), avec le même; *Pougastcheeff* (1853); le *Consulat et l'Empire* (1853), avec le même; la *Guerre d'Orient*, en vingt tableaux (1854), avec Lustières; le *Drapeau d'honneur*, en cinq actes (1855), avec Lustières, etc.

ALBERT (Paul), littérateur français, né à Thionville (Moselle) en 1827. Admis à l'Ecole normale en 1848, il se fit recevoir agrégé en 1851, professa la rhétorique à Angoulême et dans d'autres lycée de province et passa son doctorat ès lettres en 1858. Deux ans plus tard, M. Albert fut nommé professeur à la Faculté de Poitiers. Rappelé à Paris en 1864, il occupa la chaire de rhétorique au lycée Charlemagne, devint, l'année suivante, maître de conférences à l'Ecole normale, puis professeur à l'Ecole de Saint-Cyr (1868). En 1866, M. Paul Albert a pris une part active à la fondation de l'enseignement secondaire des jeunes filles à la Sorbonne, et il a fondé en 1873 un cours libre de littérature. Ce brillant professeur est un écrivain des plus distingués. On lui doit : *Saint Jean Chrysostome considéré comme écrivain populaire*, thèse de doctorat; les *Poëtes et la religion en Grèce* (1863, in-8o); la *Poésie* (1869, in-8o); la *Prose* (1870-1875, in-8o et in-12); *Histoire de la littérature romaine* (1871, 2 vol. in-8o et in-12); la *Littérature française des origines à la fin du* XVIe *siècle* (1872, in-8o et in-12); la *Littérature française au* XVIIe *siècle* (1873, in-12); la *Littérature française au* XVIIIe *siècle* (1875, in-12). Des ouvrages de M. Albert ont été couronnés par l'Académie française en 1859 et en 1872.

ALBERT DE RIOMS (comte), marin français, né dans le Dauphiné en 1738, mort en 1806. Il se distingua dans la guerre de l'Indépendance, assista comme commandant du *Sagittaire*, au combat de la Grenade (1779), s'empara, la même année, du vaisseau anglais *Experiment*, qui portait une riche cargaison, prit part, sur le *Pluton*, à divers combats livrés par le comte de Grasse (1781-1782), fut nommé chef d'escadre et lieutenant général à Toulon. La rigueur avec laquelle il s'efforça de s'opposer aux manifestations politiques qui eurent lieu en 1789 dans les ateliers donna lieu à une révolte qui se propagea dans la ville. Le comte Albert fut jeté en prison, mais remis ensuite en liberté par ordre de l'Assemblée nationale. Il fut ensuite mis à la tête de la flotte qu'on armait à Brest contre l'Angleterre; mais les équipages, gagnés par la fièvre patriotique, refusèrent d'obéir à ses ordres, et il dut donner sa démission. Il émigra bientôt après, rejoignit à Coblentz les frères du roi, fit la campagne avec les Prussiens et se retira en Dalmatie apres leur défaite. Il rentra en France après le 18 brumaire.

ALBERTI (Cherubino), peintre et graveur italien, né en 1552, mort en 1615. Elève de son père, Michel Alberti, il a peint des fresques et quelques tableaux d'histoire, mais il est surtout connu par ses gravures. On connaît de lui environ 180 pièces, dont 75 de sa composition, et les autres d'après divers maîtres; elles sont signées *A. B.*

ALBERTI (Jean), philologue hollandais, né à Assen en 1698, mort en 1762. Elève de Lambert Bos, il devint pasteur à Harlem, puis professeur à l'université de Leyde. Il s'est particulièrement occupé de philologie sacrée et s'est surtout efforcé de prouver la pureté littéraire des livres bibliques écrits en grec. Il a publié : *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros* (Leyde, 1725, in-8o); *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur* (Leyde, 1727, in-8o); *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros* (Leyde, 1735, in-8o). Il a publié aussi le premier volume d'une nouvelle édition d'*Hesychius* (Leyde, 1746, in-fol.), qu'il n'eut pas le temps d'achever, et dont le second volume, complété par Ruhnkenius, parut en 1766.

ALBERTI (Louis), voyageur hollandais d'origine italienne, né vers le milieu du XVIIIe siècle. Il entra au service de la Hollande, devint officier d'état-major, accompagna le général Janssens au Cap de Bonne-Espérance et y devint landdrost du district d'Uitenhage, commandant du fort Frédéric. Durant son séjour dans l'Afrique méridionale, il étudia les mœurs des Cafres et écrivit, en allemand, une relation qu'il publia à son retour en Europe, sous ce titre : *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale de l'Afrique* (1810, in-8o). Il a paru deux traductions, l'une en hollandais et l'autre en français, de cet ouvrage important.

ALBERTI (Jean-Gustave-Guillaume), industriel allemand, né à Hambourg en 1757, mort à Waldenbourg en 1837. Après avoir étudié sous Buch, à l'Académie de commerce de Hambourg, il alla établir à Neu-Weissenstein une importante filature de lin (1783). Il étudia dès lors avec une grande persévérance la question des filatures mécaniques et parvint enfin en 1817 à produire une machine qui, sans être encore satisfaisante, donnait déjà des produits remarquables, et qui suffit pour ouvrir la voie à une véritable révolution économique.

ALBERTINELLI (Mariotto), peintre italien, né à Florence vers 1475, mort vers 1520. Il entra dans l'atelier de Cosimo Roselli et s'y lia avec Fra Bartolommeo, dont il partagea depuis les travaux et dont il imita le style au point de se montrer parfois son émule. On voit au musée de Berlin une *Assomption* qui passe pour être l'œuvre commune des deux artistes. La *Visitation*, de la galerie de Florence, la meilleure toile d'Albertinelli, est celle aussi où il s'approche le plus de son modèle; il n'en a toutefois ni la correction élégante ni l'ampleur. Le Louvre ne possède qu'un tableau authentique de ce maître; c'est un *Enfant Jésus dans les bras de la Vierge, adoré par saint Jérôme et saint Zénobe;* il est signé et daté de 1516, et fut peint, suivant Vasari, pour l'église de la Sainte-Trinité, à Florence.

ALBERTINI (Hippolyte-François), médecin italien, né à Crevalcore en 1662, mort en 1738. Elève de Malpighi, dont il suivit les cours à Bologne, il s'établit lui-même comme professeur dans cette ville. Albertini excellait dans le diagnostic des maladies. Il a publié divers opuscules, dont quelques-uns fort importants, notamment un mémoire sur l'emploi du quinquina : *De cortice peruviano commentationes quædam*, et un autre sur les altérations de la respiration, dépendantes de la conformation du cœur et de ses annexes : *Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis a læsa cordis et præcordiorum structura pendentibus.*

ALBERTINI (Jean-Baptiste), savant et littérateur allemand, né à Neuwied en 1769, mort à Berthelsdorf en 1831. Il connut pendant ses études Schleiermacher, frère morave comme lui, et ils se lièrent d'amitié. Albertini se consacra à l'enseignement et à la prédication, tout en s'occupant d'études très-variées, comme on peut le reconnaître par le catalogue de ses œuvres : *Conspectus fungorum in Lusatiæ superioris agro niskiensi crescentium* (Leipzig, 1805); *Recueil de sermons*, en allemand (Leipzig, 1805, in-8o); autre recueil dans la même langue (Gnadau, 1832, in-8o); *Hymnes sacrées* (Bunzlau, 1821, in-8o).

ALBERTINUS (Ægidius), poëte allemand, né à Deventer, dans les Pays-Bas, en 1560, mort à Munich en 1620. Il était secrétaire de l'électeur de Bavière et il écrivit, dans une langue rude, énergique, des œuvres remarquables, notamment : une traduction des *Aventures de Guzman d'Alfarache* (Munich, 1616, 2 vol. in-8o); *Règne de Lucifer et du Christ* (Munich, 1617, in-4o), etc.

* **ALBERTRANDY.** — Jean-Chrétien Albertrandy était fils d'un boucher, et il entra à l'âge de seize ans chez les jésuites. Il commença par enseigner dans quelques maisons de son ordre, puis fut pris pour bibliothécaire par Joseph Zaluski. Plus tard, il fut chargé de l'éducation du neveu de l'archevêque primat Lubienski et voyagea avec son élève en Italie. Le maître et l'élève ayant offert au roi de Pologne Stanislas-Auguste une collection de médailles formée pendant leurs voyages, ce prince l'accepta et admit Albertrandy dans son intimité. Ce dernier en profita pour proposer au roi de réunir les documents relatifs à l'histoire de la Pologne et qui se trouvaient dans les bibliothèques étrangères. Stanislas-Auguste approuva ce projet et Albertrandy partit en Italie (1782) pour commencer ses recherches. Il y passa trois ans, puis se rendit en Sicile. La collection des notes ou copies prises par lui formait plus de 200 volumes in-folio. Le roi de Pologne récompensa Albertrandy en lui donnant l'évêché de Zenopolis. Il lui confia le soin de mettre en ordre sa bibliothèque. Albertrandy fut un travailleur infatigable, instruit et doué d'une mémoire prodigieuse. Il mourut en 1808.

Parmi les nombreux ouvrages qu'on lui doit, nous citerons : les *Annales de la république romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, la géographie, etc.*, en polonais (Varsovie, 1768, in-8o); *Annales du royaume de Pologne*, en polonais (Varsovie, 1768, in-8o); *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers césars et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne* (1805, 1807, 1808, 3 vol.). On lui doit encore de nombreux *Mémoires*, des articles publiés dans le *Moniteur* de Pologne et enfin quelques dissertations. Albertrandy a de plus laissé quelques ouvrages manuscrits.

ALBERTSEN (Hamilton-Henri), poëte danois, né à Copenhague en 1592, mort en Egypte vers 1630. Dès l'âge de seize ans, il prononça devant les professeurs de l'université un panégyrique de saint Jean-Baptiste en vers latins. Il acheva ses études au collége de Giessen. En 1619, il entreprit un voyage en Europe, se rendit ensuite en Egypte et y mourut. Il laissait : des poésies latines réunies sous le titre de *Deliciæ poetarum danorum; Disputatio de principiis seu causis rerum naturalium* (Giessen, 1609, in-4o); *Musæ adolescentiæ Venus* (Giessen, 1610, in-8o).

Albertus, poëme, par Théophile Gautier (1831, in-8o). Ce poëme appartient à la période littéraire que l'on pourrait appeler celle du romantisme exubérant, et qui eut sa floraison de 1830 à 1840. Ecrit de nos jours, il paraîtrait par trop bizarre; mais à côté des excentricités des Jeune-France, de O' Neddy, d'Aloysius Bertrand, de Mac-Keat (lisez A. Maquet) et des étonnantes rêveries de Petrus Borel le lycanthrope, il semble presque sage. Le poëte nage en plein fantastique, comme c'était alors la mode, et ses scènes de sabbat et de sorcières, ses nudités peu gazées, ses descriptions de choses hideuses, ses crudités de langage inconnues aux poëtes actuels nous reportent en arrière à une grande distance.

La scène se passe d'abord dans un vieux bourg flamand, peint d'après Teniers. Th. Gautier aimait mieux se souvenir que créer, et dans ses vers, on voit défiler tout un musée; à un paysage de Ruisdaël succèdent un intérieur de Miéris, une tabagie de Van Ostade, l'*Alchimiste* de Rembrandt et cent autres tableaux; il peint une loque d'après Goya ou Callot, des carnations d'après Rubens; chaque strophe est signée d'un maître. Après nous avoir esquissé ce village flamand :

Sur le bord d'un canal profond, où les eaux vertes
Dorment, de nénufars et de bateaux couvertes,

il nous introduit dans l'intérieur d'une masure aux murs moisis et vermoulus, où vit une horrible vieille, dame Véronique, la sorcière, au milieu de cornues, d'alambics, de crocodiles empaillés, de chauves-souris et de fœtus mal conservés, qui saisissent l'odorat d'une lieue. Elle est en train de faire une opération magique, et elle remue dans son chaudron un tas de choses puantes, en prononçant l'abracadabra sacramentel. La mixture cuite à point, elle en prend deux ou trois gouttes dans le creux de sa main crasseuse et frotte soigneusement sa vieille carcasse. O prodige! un rajeunissement complet s'opère, les chairs redeviennent souples et satinées, l'œil reprend le feu du diamant, les cheveux le noir du jais;

. . . . Cette mamelle flasque,
Qui s'en allait au vent comme s'en va la basque
D'un vieil habit râpé, miraculeusement
Se gonfle et s'arrondit; le nuage de hâle
Se dissipe; on dirait une boule d'opale
Coupée en deux. . . . .

Ses guenilles aussi se transforment, ce qui est plus miraculeux encore, et son chat, un affreux matou pelé, devient un galant cavalier qui se présente, vêtu de soie, la dague au côté, le chapeau à la main, prêt à escorter respectueusement l'infante. Un laquais, la torche au poing, la conduit à sa voiture aux larges panneaux armoriés, qui l'attend à la porte. Le fouet claque, le cocher jure, et les voilà partis.

Véronique se rend à Leyde, où, métamorphosée en fringante courtisane, elle accapare tous les maris, disloque les ménages et fait la désolation des familles. Pourtant elle s'ennuie beaucoup; il est vrai que l'un se ruine et que l'autre se fait sauter la cervelle; mais elle compte tout pour rien, tant qu'elle n'aura pas amené le grand peintre Albertus à lui donner son âme, dont elle veut faire cadeau à Satan. En vain elle lui fait des agaceries à ressusciter un mort; Albertus, fort blasé en matière de femmes, feint de ne rien voir. Enfin, elle réussit à l'attirer chez elle, et le pauvre garçon ne l'a pas plutôt aperçue qu'il se sent pris; il s'écrie, croyant plaisanter : « Je vendrais mon âme pour t'avoir! » Véronique le prend au mot; mais il faut qu'elle commence par se donner.

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines,..

dit le poëte. Il n'a pas besoin de le dire. Suit, en trois ou quatre strophes brûlantes, une description qu'il n'a pu emprunter qu'aux eaux-fortes libertines de Rembrandt ou aux illustrations faites par Jules Romain pour les fameux sonnets de l'Arétin. Mais le châtiment approche; minuit sonne, c'est l'heure fatale; les chairs satinées de la courtisane fondent entre les bras d'Albertus, qui s'aperçoit presser tendrement sur son cœur l'horrible et fétide vieille, si bien décrite dans les premiers vers du poëme. Le boudoir rose s'est aussi changé en un sale taudis, et le lit doré en un misérable grabat. On ne lui laisse pas le temps de s'étonner. La vieille jette un cri; aussitôt descendent par la cheminée, sellés et bridés, caracolant, deux manches à balai :

C'est ma jument anglaise et mon coureur arabe,

dit la sorcière; un crapaud tient l'étrier, et ces montures étonnantes les emportent dans les ténèbres avec une rapidité vertigineuse; elles ne s'arrêtent qu'arrivées au lieu où se tient le sabbat. On va dire la messe noire, et tout le peuple de Satan est convoqué :

Les nécromants en robe et les sorcières nues,
A cheval sur leurs boucs, par les quatre avenues
Des quatre points du vent débouchent à la fois.

Ceux qui sont morts même y viennent sous forme de squelettes; pendus tirant la langue, guillotinés avec leur ruban rouge au cou, culs-de-jatte, manchots, pieds bots « montés sur des limaces » pour aller plus vite, toute la cour des Miracles est là. La messe, du reste, est splendide; elle s'ouvre par un concerto diabolique et se termine par des danses telles que la lune, la chaste Phébé, refuse de les voir et se cache derrière un nuage. Au plus beau moment, le diable éternue. « Dieu vous bénisse, » dit Albertus poliment.

A peine eut-il lâché le saint nom, que fantômes,
Sorcières et sorciers, monstres, follets et gnomes,
Tout disparut en l'air comme un enchantement.
Il sentit, plein d'effroi, des griffes acérées,
Des dents qui se plongeaient dans ses chairs lacérées;
Il cria; mais son cri ne fut point entendu...
Et des contadini, le matin, près de Rome,
Sur la voie Appia, trouvèrent un corps d'homme,
Les reins cassés, le cou tordu.

Dans la dernière strophe, le poëte affirme que son œuvre « offre une allégorie admirable et profonde; » nous ne l'y chercherons pas; mais ce qu'elle contient certainement, c'est une foule de descriptions curieuses et bizarres, très-réussies, du fantastique à outrance traité spirituellement, une poésie qui a l'éclat et le coloris de la peinture.

* **ALBERTVILLE**, ville de France (Savoie), ch.-l. d'arrond., au débouché des vallées de l'Isère et de l'Arly; pop. aggl., 2,866 hab. — pop. tot., 4,398 hab. L'arrond. a 4 cant., 42 comm., 35,836 hab. Albertville se compose de deux bourgs (L'Hôpital et Conflans) séparés par l'Arly et réunis depuis 1845 sous leur nom actuel.

* **ALBESTROFF**, anc. ch.-l. de cant., du départ. de la Meurthe.—Cédé à l'Allemagne par le traité de Francfort du 10 mai 1871, Albestroff est aujourd'hui compris dans l'Alsace-Lorraine.

* **ALBI** ou **ALBY**, ville de France (Tarn), ch.-l. du départ., sur une éminence de la rive gauche du Tarn, à la rive droite duquel elle est réunie par deux ponts; pop. aggl., 13,698 hab. — pop. tot., 17,469 hab. L'arrond. a 8 cant., 93 comm., 94,564 hab. Outre les édifices que nous avons cités à notre article ALBI (t. Ier, p. 176), mentionnons encore : le lycée, de construction récente; quelques maisons anciennes dans la rue Saint-Etienne et dans la rue du Timbal; la maison du Bon-Sauveur, ancienne maison de plaisance des archevêques d'Albi, convertie aujourd'hui en asile d'aliénés et en institution de sourds-muets.

— *Histoire.* L'origine d'Albi se perd dans la nuit des temps. Située dans la Celtique, cette ville est mentionnée dans les notices de l'empire sous le nom de *Civitas Albiensium;* des voies militaires traversaient son territoire; des temples et des palais y furent élevés par les conquérants romains. En 580, elle fut prise par Mummole; en 730, les Sarrasins s'en emparèrent, et Pépin le Bref la prit en 765. Du VIIIe au XIIIe siècle, Albi fut gouvernée par des vicomtes, jusqu'au moment où elle fut donnée à Simon de Montfort. Cette ville eut beaucoup à souffrir de la révocation de l'édit de Nantes, qui obligea la plus grande partie de ses habitants à chercher un refuge à l'étranger.

ALBICANTE (Jean-Albert), poëte milanais du XVIe siècle. Dans ses querelles littéraires avec Doni et Pierre Arétin, il se livra à de tels emportements qu'on le surnomma **il Furibondo** et **il Bestiale.** Il se réconcilia, du reste, avec ses deux adversaires. On a de lui un grand nombre de poésies légères et, en outre : *Storia della guerra del Piemonte* (Venise, 1538, in-4o); *Le Gloriose geste di Carlo V* (Rome, 1567, in-8o); *Trattato del intrar in Milano di Carlo V* (Milan, 1541, in-4o).

ALBIGNAC (Louis-Alexandre, baron D'), général français, né à Arrigas, près du Vigan, en 1739, mort vers 1820. Il entra au service à l'âge de seize ans, avec le grade de lieutenant, dans le régiment de Hainaut. Il assista au siége de Saint-Philippe, dans l'île de Minorque, puis, son régiment ayant été dissous, il alla rejoindre en Amérique celui du Boulonais, où il obtint une compagnie. Il reçut par la suite un commandement en Corse et fut nommé en 1772 lieutenant-colonel du régiment de Pondichéry, dont il prit le commandement en l'absence de son chef. En 1778, il fut attaqué dans cette ville par une armée anglaise forte de 20,000 hommes. Il se défendit bravement et soutint le siége avec une garnison qui comptait 700 hommes. Obligé de capituler, il obtint des conditions honorables. Sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de colonel (1780), le titre de brigadier d'infanterie dans les colonies et enfin une pension de 2,400 francs. D'Albignac se signala de nouveau dans une bataille, et il se trouvait avec la brigade d'Austrasie quand le général Stuart, à la tête de 17,000 hommes, vint attaquer ce qui restait de l'armée française, soit environ 10,000 hommes. Au début de la bataille, une partie des cipayes français lâcha pied et mit le désordre dans nos rangs qui pliaient. La division d'Albignac rétablit le combat et força les Anglais à la retraite, ce qui sauva la place menacée. Le général français fut comblé de faveurs à la suite de ce brillant fait d'armes et revint en France après la paix en 1784. Il fut nommé maréchal de camp en 1788. En septembre 1791, il fut un des trois commissaires désignés pour faire exécuter le décret qui réunissait le Comtat-Venaissin à la France; mais il donna bientôt sa démission. Au commencement de 1792, il fut nommé lieutenant général. Au début de la guerre contre l'Europe coalisée, d'Albignac reçut l'ordre de se rendre à l'armée des Alpes, qu'il commanda en l'absence du général en chef Kellermann. De là, il passa à l'armée du Rhin, mais il n'y resta que jusqu'au mois de juin 1793 et dut rentrer dans la vie privée. Le Directoire l'en tira pour lui confier le commandement de la dixième division militaire, à la tête de laquelle il resta dix-huit mois. Il quitta l'armée à cette date, pour n'y plus rentrer.

ALBIGNAC (Philippe-François-Maurice, comte D'), lieutenant général, de la famille du précédent, né à Millau, dans le Rouergue, en 1775, mort en 1824. Il fut élevé parmi les pages du roi et entra dans l'armée comme lieutenant. En 1792, il émigra et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Il prit d'abord du service dans les gendarmes de la garde impériale, puis passa de là au service du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, qui le nomma successivement aide de camp, grand écuyer, puis général de brigade et ministre de la guerre. Il le créa comte de Ried et lui donna le fief de ce nom. Un nuage s'étant élevé entre le ministre et son souverain, le comte d'Albignac eut une explication avec Jérôme Bonaparte, qui, après avoir refusé la démission que lui offrait son ministre, l'accepta et l'invita à rentrer en France. En 1813, le comte d'Albignac fut nommé commandant du département du Gard. Au retour des Bourbons, il fut mis en demi-solde; mais à la rentrée de Bonaparte, il se rangea du côté des princes, arriva jusqu'au duc d'Angoulême et obtint de lui une mission auprès de Louis XVIII, alors à Gand. Il rentra en France avec le roi et fut nommé secrétaire général au ministère de la guerre, sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr. Il devint, à la chute de ce ministre, gouverneur de l'Ecole de Saint-Cyr, puis lieutenant général. Il prit sa retraite en 1822.

ALBIGNAC (le baron D'), maréchal de camp, né à Bayeux en 1782, mort à Madrid en 1823. Il entra au service comme simple soldat, devint officier en 1805 et fut distingué par le maréchal Ney, qui en fit son aide de camp. Il suivit ce général en Espagne et y combattit de 1808 à 1812, puis il alla en Russie et resta constamment auprès du maréchal pendant la retraite désastreuse qui termina cette campagne. Il fut nommé colonel du 138e régiment d'infanterie, assista à la bataille de Leipzig, puis à la campagne de France. Napoléon étant tombé, il fit sa soumission au roi Louis XVIII et fut promu maréchal de camp. En 1815, il fut désigné par le roi pour commander les volontaires de Vincennes; mais les événements furent trop rapides pour qu'il pût organiser cette troupe, et le baron d'Albignac se retira dans sa province, où il fut nommé membre de la Chambre des représentants. Il se rendit à son poste, mais ne s'y fit point remarquer. A la rentrée des Bourbons, le roi récompensa sa fidélité en le nommant inspecteur général d'infanterie (1820), gentilhomme de sa chambre (1821) et enfin en le désignant en 1823 pour commander une brigade de l'armée qui se rendait en Espagne. Il prit part au siége de Saint-Sébastien, puis passa dans les Asturies et, après divers succès, se dirigea sur Madrid, où il mourut d'une affection d'entrailles, causée par les fatigues qu'il avait endurées dans cette campagne.

ALBIN (Eléazar), peintre anglais du XVIIIe siècle. Il excellait dans l'aquarelle et il a peint surtout des figures d'histoire naturelle, notamment celles qui accompagnent l'*Histoire des araignées* de T. Martyn (Londres, 1739) et l'*Histoire des insectes de l'Angleterre*, par Derham (Londres, 1751). Albin était lui-même naturaliste et il a publié une *Histoire naturelle des oiseaux* (Londres, 1737, 3 vol. in-4o), ainsi qu'une *Histoire naturelle des oiseaux chantants de l'Angleterre* (Londres, 1737, in-12), deux ouvrages qu'il a ornés de gravures coloriées.

ALBINI (Alexandre), peintre italien, né à Bologne en 1568, mort en 1646. Elève d'Augustin Carrache, il exécuta pour les funérailles de son maître un *Prométhée dérobant le feu céleste.*

ALBINI (François-Joseph, baron D'), homme d'Etat allemand, né à Saint-Goar en 1748, mort à Diesbourg en 1816. Il fut d'abord avocat près le conseil aulique d'Autriche, puis successivement conseiller du prince-évêque de Wurtzbourg, assesseur à la cour impériale de Wetzlar, référendaire intime de l'empire, ministre des finances d'Autriche. A la mort de l'empereur Joseph II, son protecteur, il passa au service de l'électeur de Mayence, qu'il fut chargé de représenter à la diète de Francfort, avec le titre de chancelier aulique et ministre d'Etat. Il se trouvait encore à Mayence lorsque cette ville fut assiégée et obligée de capituler (1792). Il assista, comme ministre plénipotentiaire du prince Frédéric-Charles, au congrès de Rastadt (1797), protesta contre la cession de Mayence aux Français, fit conclure une alliance entre l'électeur et l'Angleterre, leva des troupes, se mit à leur tête et remporta d'abord quelques avantages, qui restèrent sans résultat. Après la mort de l'électeur, Albini eut toute la confiance de son successeur et ne cessa de s'en montrer digne. Il entra ensuite au service de l'empereur d'Autriche, qui le nomma son ministre plénipotentiaire à la diète germanique; mais Albini mourut avant de pouvoir se rendre à son poste.

ALBINO (Jean), historien napolitain du XVe siècle, né à Castellucio. Abbé de San-Pietro-di-Piemonte-di-Casserta, bibliothécaire d'Alphonse II, duc de Caserte, il fut privé de ses charges à l'arrivée de Charles VIII et réintégré après le départ des Français. Il rédigea un récit des événements de son temps, *Joannis Albini Lucani de gestis regum Neapolitanorum ab Arragonia qui exstant libri quatuor* (Naples, 1589, in-4o), ouvrage publié dans le recueil des historiens italiens qui parut en 1789.

ALBINUS, philosophe platonicien du IIe siècle. Il professait à Smyrne, où Galien suivit ses leçons. On connaît de lui une *Introduction aux* Dialogues de Platon, qui a été publiée dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius.

ALBINUS (Pierre WEISS, dit), écrivain allemand, né à Schneeberg (Saxe), mort à Dresde en 1596. Il étudia à Leipzig et à Francfort, fut nommé professeur de poésie à Wittemberg, puis historiographe et secrétaire intime de la maison de Saxe, dont l'histoire l'a surtout occupé. Ses principaux ouvrages sont : *Chronique de la basse Misnie* (Wittemberg, 1580, in-4o); *Chronique de la haute Misnie* (Dresde, 1590, in-fol.); *Histoire des Thuringiens*, dans les *Antiquités du royaume de Thuringe*, par Sagittaire; *Divers écrivains qui ont traité de la religion des Russes* (Spire, 1582, in-8o); *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe* (Leipzig, 1602, in-8o); *Petit commentaire sur la Valachie* (Wittemberg, 1587, in-4o); *Poésies latines* (Francfort, 1612, in-8o).

* **ALBIS.** — « La grande chaîne de l'Albis, dit M. Ad. Joanne, qui s'élève de la vallée de Baar et court au N. le long de la rive gauche de la Sihl, sur un espace de 18 kilom., parallèlement au lac de Zurich, jusqu'à Urdof-Dessus, près du confluent de la Limmat et du Reppisch, sépare le lac de Zurich de la vallée de la Reuss. Elle offre des points de vue magnifiques. Ses principales sommités étaient autrefois couronnées de châteaux, tels que ceux de Hütliburg, Baldern, Schnabelburg et Manegg, dont la destruction remonte au XIVe siècle. Ses cantons boisés furent pendant longtemps la retraite favorite du poëte Gessner... » Ebel écrit de son côté : « Du Signal situé sur le Schnabelberg, on jouit d'un magnifique panorama, qui a rendu l'Albis si fameux, à l'E. sur le lac et la plus grande partie du canton de Zurich, les territoires de la March, d'Utznach et de Gaster et les montagnes du Toggenburg; au N., sur les montagnes coniques de Hohentwiel et de Hohenstoffeln, le Randenberg et jusque sur les montagnes lointaines de la forêt Noire; à l'O., sur les cimes du Jura, les cantons de Soleure et de Bâle, les montagnes de l'Emmenthal et de l'Entlebuch, dont la chaîne se termine par le Pilate, une grande partie des cantons de Lucerne, d'Argovie et de Zug, ainsi que le lac de Zug tout entier, et le lac nommé Türlersee, situé au pied de l'Albis; au S., sur la chaîne imposante des Alpes, du Sæntis à la Jungfrau. »

ALBISSON (Jean), conseiller d'Etat français, né à Montpellier en 1732, mort en 1810. Il entra dans le barreau de sa ville natale et il était archiviste et membre des états du Languedoc lorsque la Révolution éclata. Il en accepta les principes et fut chargé, à partir de 1790, de fonctions judiciaires et administratives. En 1800, il fut nommé commissaire près le tribunal d'appel de l'Hérault, puis en 1802 membre du Tribunat. Enfin, en 1804, il fit partie de la commission chargée par Bonaparte de proposer son élévation à l'empire. Le despote récompensa ce servilisme en nommant Albisson conseiller d'Etat et chevalier de la Légion d'honneur. Albisson prit une part assez active à la rédaction du code civil et fut, en qualité d'adjoint au procureur général impérial, chargé de présenter certaines parties du code criminel. Il fut peu après atteint d'une douloureuse maladie qui l'emporta. On doit à ce jurisconsulte une foule d'ouvrages relatifs à la science du droit. Nous citerons les plus importants : *Lois municipales et économiques du Languedoc* ou *Recueil des ordonnances, édits, déclarations, arrêts du parlement de Toulouse* (Montpellier, 1780 et ann. suiv., 7 vol. in-4o); *Parallèle de l'ancien code criminel avec le nouveau* (Montpellier, 1791, in-8o). On possède encore d'Albisson une quantité de discours prononcés au Tribunat. Quelques-uns de ses rapports et discours ont été publiés par Favard de Langlade dans le *Code civil des Français, suivi de l'exposé des motifs, des rapports, opinions et discours* (Paris, 1806, 6 vol. in-8o).

ALBIZZI (Barthélemy), également connu sous le nom de **Barthélemy de Pise**, né en Toscane durant le XIVe siècle, mort à Pise en 1401. Il entra dans l'ordre des franciscains et il est connu surtout par un ouvrage intitulé : *Des conformités de saint François avec Jésus-Christ*, qu'il présenta en 1399 au chapitre général de son ordre, lequel, pour le récompenser de ce travail, lui fit cadeau de l'habit que ledit saint avait porté. Dans ce livre assez étrange, l'auteur fait un éloge hyperbolique de son héros et s'efforce de prouver que les actes de saint François sont plus méritoires que ceux de tous ses collègues en sainteté. Il va même jusqu'à prétendre que le mérite du patron de son ordre balance celui du Christ. Cet ouvrage, devenu très-rare, provoqua en son temps d'ardentes discussion. Il contenait de telles énormités au point de vue des catholiques orthodoxes que, dans les éditions qui en furent faites par la suite, on retrancha un bon tiers du livre. La dernière édition parut à Liége en 1658. Un disciple de Luther, Albert (Erasme), a rassemblé toutes les puérilités qui fourmillent dans ce livre et en a composé un ouvrage satirique, auquel il a donné le titre de l'*Alcoran des cordeliers.* On attribue d'autres ouvrages à Albizzi, mais rien ne prouve qu'il en soit l'auteur.

ALBO (Joseph), rabbin espagnol, né à Soria (Vieille-Castille), mort en 1428. Il composa un grand ouvrage théologique, où il s'efforçait d'établir la vérité de la révélation juive et de battre en brèche les dogmes chrétiens. La première édition de cet ouvrage, intitulé *Fondements de la foi*, a été publiée en 1486, et c'est la seule qu'on doive consulter; dans toutes les autres, par un procédé fort usité dans les pays où ont régné la censure et l'inquisition, on a pris soin de retoucher toutes les attaques contre le christianisme.

* **ALBOIZE DE PUJOL.** — Il est né en 1805, et il est mort à Paris en 1854. Il s'est fait connaître par un grand nombre de pièces de théâtre, pour la plupart consistant en drames et écrites en collaboration. Parmi les pièces de ce fécond écrivain, qui avait l'instinct du théâtre et de la verve, nous citerons : le *Château des sept tours*, les *Chevaux du Carrousel*, la *Croix de Malte*, *Caravage*, en cinq actes (1834), avec Desnoyers; la *Guerre de l'Indépendance*, en cinq actes (1840), avec Foucher; l'*Enfant de la pitié*, en trois actes (1840), avec Bouchery; *Gabrina*, en trois actes (1841), avec Foucher; *Jacques Cœur*, en quatre actes (1841), avec Anicet-Bourgeois; la *Salpêtrière*, en cinq actes (1842), avec Foucher; la *Voisin*, en cinq actes (1842), avec le même; *Redgauntlet*, en trois actes (1843), avec le même; le *Secret de famille*, en trois actes (1843), avec Masson; *Lucio*, en cinq actes (1843), avec Foucher; *Marguerite Fortier*, en quatre actes (1843), avec le même; les *Deux perles*, comédie en deux actes (1844), avec le même; la *Famille Grandval*, en trois actes (1844), avec Foucher; *Agnès Bernau*, en cinq actes (1845), avec Foucher; la *Tour de Ferrare*, en cinq actes (1845), avec Lafont et Sauvage; le *Château des sept tours* (1846), en cinq actes, avec Malliau; les *Monténégrins*, opéra-comique en trois actes (1848), avec Gérard; les *Beautés de la cour*, vaudeville en deux actes (1849), avec Lopez; la *Taverne du diable*, en cinq actes (1848), avec Lopez; le *Paysan*, opéra-comique (1850); *Maurice Simon*, en cinq actes, avec Saint-Yves; *Tabarin*, opéra-comique en deux actes (1853), avec Andrel; l'*Organiste*, opéra-comique en un acte (1853), etc. On a de lui encore : *Histoire de la Bastille* (1843-1845,

8 vol. in-8°), avec Arnould et Marquet; les *Prisons de l'Europe* (1844-1846, 8 vol. in-8°), avec Marquet; *Fastes des gardes nationales de France* (1849, in-8°; 2e édit.), avec Ch. Elie.

ALBON (Claude-Camille-François D'), le dernier roi ou seigneur d'Yvetot, né à Lyon en 1753, mort à Paris en 1789. Il fit construire à Yvetot, dont la seigneurie était passée dans sa famille, des halles publiques portant cette inscription : COMMODO GENTIUM. François d'Albon paraît avoir eu peu de goût pour cette petite ville, qu'il habita peu, préférant voyager ou résider à Paris. C'était un homme instruit, qui avait adopté les doctrines des philosophes et les idées nouvelles. Il composa plusieurs écrits, dont le plus remarquable est intitulé : *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature de plusieurs peuples de l'Europe.* On y trouve, notamment, un exposé de la constitution politique de divers pays et une critique assez vive de l'organisation gouvernementale de l'Angleterre.

ALBON (Jacques D'), seigneur de Saint-André, maréchal de France. V. SAINT-ANDRÉ, au tome XIV du *Grand Dictionnaire.*

ALBOSIUS ou **AILLEBOUT** (Jean), médecin français, né à Autun au XVIe siècle. Il exerça sa profession à Sens et devint médecin de Henri III. Il publia un mémoire célèbre dans les annales de la science : *Portentosum lithopædium, sive Embryon petrificatum urbis Senonensis* (1582). Il s'agit d'un fœtus qu'il avait observé et qui était resté vingt-huit ans dans l'utérus de la mère, où il avait pris la consistance de la pierre. C'était la première fois que l'on constatait un fait de ce genre.

ALBOUIS (Joseph-Jean-Baptiste), dit **d'Aaincourt** ou **Dazincourt.** V. ce dernier mot au tome VI du *Grand Dictionnaire.*

ALBRECHT (Christian), missionnaire protestant allemand, mort au Cap en 1815. Il appartenait à la Société des missionnaires de Londres, qui l'envoya au Cap en 1805. Il s'enfonça dans le pays des Namaquois, où il fonda la mission de Warn-Bath, revint au Cap en 1810, s'y maria et retourna dans sa mission, qui fut dévastée bientôt après par les indigènes.

ALBRECHT (Jean-Frédéric-Ernest), écrivain allemand, né à Stade (Hanovre) en 1752, mort en 1816. Il fut successivement médecin, libraire, directeur de théâtre, puis revint à la pratique de la médecine, après l'avoir très-longtemps négligée. Ces occupations si variées ne l'empêchaient pas de produire d'assez mauvais romans : *Sophie Berg* (Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°); la *Famille Eboli* Dresde, 1791, 4 vol. in-8°); la *Famille Médicis* (Leipzig, 1795, 2 vol. in-8°), etc

***ALBRECHT** (Guillaume-Edouard). — Il prit le grade de docteur à Gœttingue en 1822, puis s'adonna à l'enseignement du droit, d'abord à Kœnigsberg, comme professeur suppléant (1827) et comme titulaire (1830), puis à l'université de Gœttingue. Le 1er novembre 1837, la constitution de Hanovre ayant reçu de profondes modifications dans un sens réactionnaire, Albrecht protesta, et le gouvernement lui enleva sa chaire. Il alla se fixer alors à Leipzig, où il donna des leçons particulières jusqu'en 1840. A cette époque, il reçut une chaire à l'université de cette ville et fut nommé conseiller honoraire de la cour. Lors des événements de 1848, Albrecht fut chargé de préparer, avec Dahlmann, un projet de constitution. Peu après, il fut élu député à l'Assemblée nationale de Francfort; mais au bout de quelques mois, il donna sa démission et reprit le cours de son enseignement. Albrecht s'était acquis la sympathie des étudiants par ses idées larges et libérales. Il a peu écrit. Ses principaux ouvrages sont : *Commentatio juris germanici antiqui* (Kœnigsberg, 1825, in-8°); *De la possession comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (Kœnigsberg, 1827, in-8°), traité très-estimé. Il est mort en 1876.

ALBRECHT DE HALBERSTADT, poëte allemand du commencement du XIIIe siècle. Il vivait à la cour du landgrave de Thuringe, et quelques-uns de ses ouvrages nous sont parvenus : *Eschionadulander*, histoire du Saint-Graal, imitation d'un roman français; *Gamuret*, autre traduction d'un roman français; traduction libre des *Métamorphoses* d'Ovide (Mayence, 1545, in-fol.).

***ALBRECHTS-BERGER** (Jean-Georges). — Il reçut le premier enseignement musical dans la maîtrise de sa ville natale, dirigea une école de chant dans l'abbaye de Mœlk et prit des leçons d'orgue et d'harmonie de Monn, organiste de la cour. Il devint lui-même un organiste consommé, et, après avoir tenu l'orgue dans diverses églises, il fut nommé organiste de la cour de Vienne (1772). Il devint, beaucoup plus tard, maître de chapelle de la cathédrale et fut admis dans les Académies musicales de Vienne (1793) et de Stockholm (1798). Il eut de sa femme, fille du sculpteur Weiss, neuf fils et six filles. Il forma des élèves très-distingués, parmi lesquels il nous suffira de citer Beethoven. Il était organiste et compositeur de premier ordre. Les morceaux de musique religieuse qu'il a composés sont innombrables; il nous suffira de citer : vingt-six *Messes*, cinq *Vêpres*, quatre *Te Deum*. En fait de musique profane, on compte parmi ses œuvres : un opéra, quarante-deux sonates, six concertos, dix-huit quatuors, etc. Il a écrit aussi de précieux ouvrages sur l'enseignement musical : *Méthode élémentaire de composition* (Leipzig, 1790, in-8°), traduite par Choron en 1814; *Méthodes d'harmonie et de composition*, augmentées par Seyfried et également traduites par Choron (1830); *Méthode abrégée d'accompagnement* (Vienne, 1792); *Ecole de clavecin pour les commençants* (Vienne, 1800); *Passage des tons d'*ut *majeur et d'*ut *mineur dans tous les tons majeurs et mineurs*, etc. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Seyfried, en 3 vol. in-8°.

ALBRIZZI (Isabelle THEOTOKI, comtesse D'), femme auteur italienne, née à Corfou en 1770, morte à Venise en 1836. Son père, le comte Theotoki, la conduisit en Italie, où elle épousa un écrivain nommé Marino. Devenue veuve, elle se remaria en secondes noces avec un noble Vénitien, le comte Joseph d'Albrizzi, inquisiteur d'Etat. C'était une femme de beaucoup d'esprit, qui se prit de passion pour les lettres, qu'elle cultiva avec succès. Byron, entra en relation avec elle à Venise, où elle avait fait de son salon le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de distingué dans cette ville, et il l'a surnommée **la Mme de Staël de Venise.** On lui doit : *Ritratti* (Brescia, 1807), sorte de galerie de portraits, dans lesquels elle esquisse les idées et le caractère des Italiens les plus célèbres de son temps, et les *Opere di plastica di Canova* (Venise, 1822), sur les œuvres du célèbre statuaire.

ALBRUN (col de l'), passage des Alpes, qui forme la frontière entre le canton suisse du Valais et l'Italie; 2,410 mètres d'altitude.

ALBUERA (LA), village d'Espagne, province et à 24 kilom. de Badajoz; 450 hab. Les Français, sous les ordres du maréchal Soult, y furent défaits le 16 mai 1811 par les Anglo-Espagnols.

***ALBUFERA,** lac d'Espagne, province et à 16 kilom. de Valence; 44 kilom. de longueur du N. au S., 5 kilom. de largeur. « Ce lac, dit M. Germond de Lavigne, séparé de la mer par une langue de terre en landes d'environ 4 kilom. de largeur, ne communique avec celle-ci que par une espèce de coupure naturelle ou canal de décharge pratiqué à la partie S., et que la mer ouvre ou ferme selon les saisons. Sa forme est à peu près elliptique; il est coupé vers le tiers inférieur par une espèce d'isthme qui se rattache à la lande du côté de la mer. Il est complétement entouré du côté de terre d'une ceinture de broussailles et de roseaux habités par une multitude d'oiseaux d'eau, de canards, d'oies sauvages, de coqs de mer, de râles, de bécasses, de halbrans et autre gibier de passage. Lorsque les bandes de ces oiseaux s'abattent sur le lac, elles y forment de longues taches noires d'un quart de lieue et même d'une demi-lieue d'étendue; lorsqu'elles s'envolent, le ciel en est obscurci. La chasse y est par conséquent productive; la pêche y est également abondante, en anguilles surtout; toutes deux sont permises aux habitants des alentours, deux jours de l'année, à la Saint-Martin et à la Sainte-Catherine (11 novembre et 25 novembre). Ces jours-là, le lac est parcouru par 500 ou 600 bateaux, portant 10,000 à 12,000 personnes. Les eaux du lac, dont la hauteur varie en raison de la pluie, des chaleurs ou de l'ouverture de la communication avec la mer, s'étendaient autrefois sur les terres au delà de la ceinture de broussailles et de roseaux et y formaient des marécages nuisibles à la santé publique. Les riverains sont parvenus, à force d'activité et d'industrie, à combler ces marécages à l'aide des terres d'alluvion fournies par les ruisseaux et les torrents qui se jettent dans le lac et à former ainsi une espèce de terrassement cultivé en rizières dans toute son étendue, sur une largeur de près de 3 kilom. Cette zone, partagée en huit parties, appartient à huit communes, dont les territoires, depuis Valence jusqu'à Sueca, sont limités par le lac. L'Albufera de Valence, dont les produits sont considérables, a longtemps appartenu aux comtes de Las Torres; au commencement de ce siècle, il fut la propriété du prince de la Paix. Napoléon le donna au général Suchet, en 1812, avec le titre de duc; il revint ensuite au domaine de la couronne. Il représente, avec les terres qui en dépendent, une valeur de 9 à 10 millions de francs. Les bords de l'Albufera, pendant l'automne et en hiver, offrent une des plus agréables promenades des environs de Valence; mais, pendant l'été, les nuées de moustiques qui s'y produisent rendent ces parages inabordables. Les habitations qui avoisinent le lac sont à cette époque complétement abandonnées. »

ALBULA (col de l'), passage des Alpes, dans le canton de Soleure (Suisse); 2,313 mètres d'altitude. La rivière du même nom prend sa source dans les environs.

ALBUM CASTRUM, nom latin de WISSEMBOURG.

ALBUMAZAR (Djafar-ben-Mohammed-ben-Omar, dit), astronome arabe, né à Balkh, dans le Khoraçan, vers 776, mort à Wasith en 885. Après s'être livré passionnément aux discussions philosophiques, il entreprit, à l'âge de quarante-sept ans, l'étude des mathématiques et y fit de très-grands progrès. Il s'occupa en même temps d'astronomie et d'astrologie et écrivit sur ces matières jusqu'à cent cinquante ouvrages, dont la liste nous a été conservée. Malgré le mérite scientifique de plusieurs de ses écrits, c'est aux plus futiles d'entre eux, aux livres d'astrologie, qu'Albumazar doit surtout sa réputation. Dans son *Olouf* (*Un Millier d'années*), il soutient que le monde a commencé quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du Bélier, et qu'il finira quand elles se retrouveront en conjonction dans le dernier degré des Poissons. On lui doit d'intéressantes tables astronomiques, dressées d'après le calendrier persan. On cite aussi, parmi ses ouvrages : l'*Introduction à la science de la législation des astres*, le *Livre de la conjonction* et un *Traité des fleurs de l'astrologie*, qui tous ont été traduits en latin et publiés à Augsbourg en 1489.

***ALBUMINOÏDE** adj. — **Encycl.** On désigne sous le nom de composés *albuminoïdes* un certain nombre de substances très-voisines du principe immédiat du blanc d'œuf, et dont la composition, les caractères physico-chimiques et le rôle physiologique rappellent de très-près ceux de ce principe. La ligne de démarcation des substances *albuminoïdes* est assez difficile à fixer, car toutes les matières azotées qui se rencontrent dans l'économie animale en font partie ou en dérivent par des altérations progressives qui en rendent le classement assez arbitraire. On s'accorde, toutefois, à exclure de cette catégorie les productions épidermiques et les parties constituantes des tissus à chondrine et à gélatine, parce qu'ils contiennent plus d'azote et moins de carbone que les congénères immédiats de l'albumine.

En dépit de cette exclusion, que ne prononcent pas tous les chimistes, le nombre des matières *albuminoïdes* est très-considérable. Nous donnons, d'après M. Wurtz, une courte nomenclature de ces matières, en faisant observer avec lui que les expériences les plus récentes tendent à réduire le nombre de ces substances et à établir l'identité de certains composés considérés autrefois comme différents.

Les composés *albuminoïdes* comprennent : l'albumine du blanc d'œuf, la sérine ou albumine du sérum, l'albumine des exsudations hydropiques (paralbumine, métalbumine, hydropisine), les substances protéiques du jaune d'œuf des oiseaux, des poissons cartilagineux et cyprinoïdes, des tortues (vitelline, ichthine, ichthuline, ichthidine, emydine), caséine, gluten insoluble dans l'alcool, matières *albuminoïdes* jouant le rôle de ferments solubles (pancréatine, ptyaline, pepsine, entérine, diastase, amandine ou émulsine), matière azotée de la levûre alcoolique, etc. La légumine et la globuline du cristallin, qui figuraient autrefois comme substances particulières, ont été reconnues identiques, la première à la caséine, la seconde à l'albumine.

Les éléments constitutifs des matières *albuminoïdes* sont : le carbone, l'azote, l'hydrogène, l'oxygène et le soufre. Ces corps semblent, d'ailleurs, assez voisins les uns des autres pour que bon nombre de chimistes les considèrent comme des modifications allotropiques d'un seul et même produit.

En prenant pour type la composition de l'albumine du blanc d'œuf, on a, comme composition de cette substance, d'après MM. Dumas et Cahours :

Carbone	54,3
Hydrogène	7,1
Azote	15,8
Soufre	1,8
Oxygène	21,0
	100,0

Si on les traite par la chaleur sèche, plusieurs de ces substances se fondent, se boursouflent, puis se décomposent en donnant de l'eau, de l'acide carbonique, de l'hydrogène, de l'ammoniaque, des carbures d'hydrogène, un charbon riche en azote et plusieurs produits oxygénés encore mal étudiés. Sous l'influence de certains réactifs, quelques-uns de ces corps subissent une profonde modification dans leur état moléculaire, et d'insolubles deviennent solubles. Traités à chaud par les alcalis caustiques concentrés, ils donnent de l'ammoniaque et des ammoniaques composées, avec dégagement d'acide carbonique et formation d'acide formique, de glycocolle, de leucine et de tyrosine. L'acide sulfurique étendu d'eau les attaque et donne par ébullition de la leucine et de la tyrosine. Le même acide concentré les gonfle et les transforme en produits ulmiques. L'acide chlorhydrique fumant les dissout à chaud et donne un liquide qui, surtout au contact de l'air, prend une teinte d'un bleu violacé très-intense. L'acide azotique, concentré ou non, donne, avec les matières *albuminoïdes*, une teinte jaune, avec formation d'acide xanthoprotéique. Sous l'influence du suc gastrique, dans la cavité stomacale comme au dehors, les substances protéiques deviennent solubles et se transforment en peptone et en albuminose.

Les oxydants énergiques donnent avec les corps *albuminoïdes* des dérivés multiples, parmi lesquels on peut citer : tous les acides volatils de la série homologue des acides gras, depuis l'acide formique jusqu'à l'acide caproïque, les hydrures et les nitriles correspondants, l'acide benzoïque et l'hydrure de benzoïle, etc.

Enfin, au contact de l'air et en présence de l'eau, les matières *albuminoïdes* qu'on maintient à une douce température s'altèrent profondément et donnent un dégagement de gaz fétides. M. Pasteur attribue cette décomposition lente à la présence d'infusoires dont les germes, apportés par l'air, se développeraient lentement dans la masse. Cette explication est repoussée par plusieurs chimistes.

On admettait autrefois, avec Mulder, que ces corps étaient formés par l'union de la protéine avec une quantité variable d'hydrogène, de soufre et de phosphore; mais on croit aujourd'hui que les substances *albuminoïdes* sont des nitriles de la cellulose ou de ses congénères. Cette manière de voir s'appuie sur des expériences faites par plusieurs chimistes français et allemands, qui, en traitant en grand le sucre, la cellulose et autres matières hydrocarbonées par l'ammoniaque caustique, ont obtenu des substances voisines des corps *albuminoïdes.*

Les corps qui appartiennent à cette classe sont solides et, le plus ordinairement, incristallisables. Ils sont tous insolubles dans les éthers et les alcools; quelques-uns se dissolvent dans l'eau, mais souvent grâce à la présence d'acides, d'alcalis ou de sels. Leur odeur est nulle, leur saveur très-faible. Ils s'altèrent fortement si on tente de les fondre, et se décomposent si on tente de les volatiliser. Si on les dessèche, ils donnent une masse blanche ou jaunâtre, élastique, friable ou cornée et susceptible de se gonfler si on la plonge dans l'eau.

ALBUQUERQUE (Georges D'), homme de guerre portugais, né vers la fin du XVe siècle, mort vers 1530. Il succéda dans le gouvernement de Malacca à Roderic Brito, qui s'était retiré à Goa, et commença par indisposer les Indiens contre lui en enlevant à un de leurs chefs la garde des côtes de Malacca. Ce chef, désespéré, se brûla sur un bûcher aux yeux des siens, et sa mort causa chez les naturels une violente haine contre l'étranger. Toutefois, Albuquerque sut conjurer le péril et fit demander par un de ses capitaines au roi de Cambay la permission de bâtir une citadelle à Diu. Il ne put obtenir cette autorisation que pour Surate. Mis à la tête de 13 vaisseaux en 1519, il aborda à Mozambique; puis, ayant divisé sa flotte en deux parts, il fit ravager la côte de Cambay par un de ses lieutenants; il prit ensuite fait et cause pour un prince indigène qu'un compétiteur avait chassé du trône. Il s'empara de Pacem, capitale du petit Etat en litige, et fit prêter serment de fidélité au prince qu'il avait rétabli. En 1523, il eut à lutter, dans Malacca, contre un prince indigène, le roi de Bintam, qui mit la colonie portugaise à deux doigts de sa perte; il triompha de cet adversaire et se battit encore en 1525. Il mourut quelques années plus tard.

ALBUQUERQUE (Edouard COELHO D'), homme d'Etat espagnol, mort à Madrid en 1658. Son oncle, Mathias d'Albuquerque, le conduisit au Brésil, où il fit ses premières armes. Il défendit en 1638, contre les Hollandais, la ville de San-Salvador, dont il était gouverneur, et quand le Brésil eut passé entièrement sous la domination portugaise, il se sépara de son oncle, resta dans le parti espagnol et revint en Europe, où il devint gentilhomme de la chambre de Philippe IV. Il a écrit l'*Histoire de la guerre du Brésil* (1654, in-4°).

ALBURNUS, divinité adorée en Lucanie, sur une montagne de même nom.

ALBUS MONS, nom latin de BLAMONT, ville de France (Meurthe).

ALBUS PAGUS, nom latin du VIVARAIS, ancien petit pays de France, qui faisait partie du Languedoc.

ALBUTIO, nom latin d'AUBUSSON, ville de France (Creuse).

ALBUTIUS (Titus), philosophe romain du 1er siècle av. J.-C., mort à Athènes. Il avait pour la philosophie, la langue et les mœurs grecques un goût poussé jusqu'à la manie. Il était, du reste, d'une vanité sans pareille, et, étant propréteur, il demanda au sénat des honneurs extraordinaires pour quelques succès remportés sur des brigands. Non-seulement il ne les obtint pas, mais il fut quelque temps après accusé de concussion et condamné au bannissement. Il se retira à Athènes, où il se livra tout entier à l'étude de la philosophie épicurienne. Plusieurs critiques le confondent avec *Lucius Albutius*, poëte satirique.

ALBUTIUS SILUS (Titus Caius), orateur romain, né à Novare, en Lombardie, sous le règne d'Auguste. Il était édile de sa ville natale, lorsque, insulté et maltraité dans une émeute, il résolut de se réfugier à Rome, où il obtint de très-grands succès au Forum. Atteint d'une maladie de poitrine, il revint à Novare, fit assembler le peuple sur la place publique et annonça à ses compatriotes qu'il allait se donner la mort, ce qu'il fit en se privant de toute nourriture. Il avait écrit un *Traité de rhétorique*, dont les anciens faisaient grand cas, mais qui ne nous est point parvenu.

***ALBY,** ville de France (Haute-Savoie), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kilom. d'Annecy, sur le Chéran, qui forme la limite entre le départ. de la Savoie et celui de la Haute-Savoie; pop. aggl., 591 hab. — pop. tot., 1,213 hab.

ALBY, ville de France, ch.-l. du départ. du Tarn. V. ALBI, dans ce *Supplément* et au *Grand Dictionnaire.*

***ALBY** (Ernest), littérateur français, né à Marseille en 1809, mort en 1868. Après avoir fait ses études à Paris et au collége de Sorèze, où il eut pour professeur de rhétorique Emile Barrault, il retourna à Paris et se fit inscrire à l'Ecole de droit (1828). Peu après il devenait un fervent adepte des doctrines saint-simoniennes, se plaçait sous la direction du père Enfantin, puis se rendait en province pour s'occuper de propager les idées sociales et religieuses de la nouvelle secte socialiste. Par la suite, il s'adonna à des travaux littéraires, publia dans les journaux de nombreux romans, fut attaché à la Bibliothèque de la rue Richelieu pour y dépouiller des manuscrits et reçut la croix de la Légion d'honneur en 1846. Parmi les ouvrages de M. Alby, dont un certain nombre ont paru sous le pseudonyme de **A. de France**, nous citerons : les *Prisonniers d'Abd-el-Kader* (1837), in-8°); *Catherine de Navarre* (1838, in-8°); *Des persécutions contre les juifs* (1840, in-8°); les *Brodeuses de la reine* (1843, 2 vol. in-8°); l'*Olympe à Paris* (1845, in-8°); *Histoire des prisonniers français en Afrique depuis la conquête* (1847, 2 vol. in-12); la *Captivité du trompette Escoffier* (1848, 2 vol. in-8°); les *Vêpres marocaines* (1853, 2 vol. in-8°); les *Camisards* (1857, in-12); le *Jugement de Pâris*, opérette, musique de Laurent de Rillé (1859, in-18), etc.

ALCAÇOBA ou **ALCAZOVA SOTOMAYOR,** navigateur portugais, mort en 1535. Il entra au service de Charles-Quint, prit part à une expédition dans les Indes occidentales, fut mis au nombre des arbitres qui tracèrent la ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et portugaises du nouveau monde (1524), mais se vit récuser par le Portugal. En 1534, il entreprit un voyage de découvertes avec deux navires, arriva au commencement de 1535 dans le détroit de Magellan, mais périt peu de temps après dans une révolte de son équipage.

ALCAÇOVA (DOM Pedro DE), homme d'Etat portugais de la deuxième moitié du XVIe siècle. Favori de Jean III, puis de Sébastien, ce souple et rusé courtisan se vit, sous ce dernier, en butte aux attaques des hommes de cour et finalement dépouillé de ses charges et expulsé. Mais il manœuvra habilement pour se glisser de nouveau auprès du prince, réussit à mettre le nouveau favori dans ses intérêts, s'allia à lui par un mariage et finit par le supplanter. Il devint alors tout-puissant sur l'esprit du roi en se pliant à tous ses désirs, en favorisant toutes ses passions. Il négocia avec une habileté parfaite et un complet succès une entrevue entre son maître et le roi d'Espagne, Philippe II. Quand Sébastien partit pour son expédition d'Afrique, il institua quatre régents, au nombre desquels se trouva Alcaçova. Sébastien mourut sur le continent africain en 1578. En apprenant cette nouvelle, Alcaçova se hâta de négocier secrètement avec Philippe II. Le cardinal Henri, arrivé au pouvoir (1581), dépouilla et exila de nouveau Alcaçova; mais Philippe II, s'étant emparé du Portugal, se hâta de rétablir Alcaçova dans les dignités qu'il avait possédées et le fit même entrer dans son conseil. Le courtisan mourut peu de temps après.

Alcade (L'), opéra-comique en un acte, paroles de MM. E. Thierry et Denizet, musique de M. Uzépy; représenté au Théâtre-Lyrique le 9 septembre 1864. Le poëme n'est pas fort et la musique est faible. Il s'agit d'un alcade ridicule, qui veut marier sa fille à un certain nigaud nommé Fabien, et d'un Lorenzo, amant préféré, qui se déguise en corrégidor, intimide le père et emporte la place d'assaut. Cette opérette est restée au répertoire comme lever de rideau. Il est regrettable qu'au Théâtre-Lyrique, où l'on exécute des œuvres d'un caractère élevé et généralement distingué, on tolère des procédés extra-musicaux, empruntés aux cafés-concerts ou aux Variétés. A quoi riment ces répétitions de syllabes dans la chanson de Fabien : *Sous la dentelle, telle, telle; Quelle prestance, tance, tance; Qu'il est bien, monsieur Fabien?* S'il était bègue encore; mais il vaudrait assurément mieux qu'il fût muet. Il y a un petit boléro assez bien tourné. La pièce a obtenu un certain nombre de représentations, mais elle n'a pas été imprimée.

ALCAFORADO ou **ALCOFORADO** (Antonio), gentilhomme portugais, mort à Villaviciosa en 1512. Page de dom Jayme, duc de Bragance, il était particulièrement attaché au service de la jeune et belle duchesse, doña Leonor de Mendoça. On sait à quelles intrigues donnaient souvent lieu ces adolescents imberbes mis au service des grandes dames. Dom Jayme s'aperçut ou crut s'apercevoir qu'une intrigue criminelle était nouée entre son page et sa femme. Il les surveilla, les surprit un soir et fit devant lui couper la tête au page avec un couperet de boucher; un nègre se chargea de cette exécution. Quant à la duchesse, dom Jayme l'égorgea lui-même à coups de poignard. Il appela ensuite deux magistrats et, en présence des deux cadavres, fit dresser le procès-verbal de cet épouvantable événement. Quelques historiens, peut-être pour rendre les victimes encore plus intéressantes, les ont supposées innocentes et ont raconté que le tête-à-tête où le duc les avait surprises avait pour objet de simples confidences du page au sujet de l'amour qu'il éprouvait pour une dame de la cour et que la reine favorisait. Quoi qu'il en soit, dom Jayme, après son crime, éprouva d'épouvantables remords, qu'il essaya vainement de chasser par les plus rudes pénitences.

ALCALA (DON PARAFAN DE RIVERA, duc D'), vice-roi de Naples sous Philippe II, né en 1508, mort en 1571. Durant son administration, Alcala combattit, dit-on, avec un égal succès, la famine, la peste, les Turcs et des révoltés dont le chef prenait le titre de *roi Marcon*. Alcala fit construire dans les Etats qu'il gouvernait un grand nombre de ponts et d'autres monuments utiles.

ALCALA-DE-CHISVERT, ville d'Espagne, province et à 15 kilom. de Castellon-de-la-Plana; 6,000 hab. Cette ville, dont les rues sont tortueuses et les maisons de vilaine apparence, est bâtie sur un terrain inégal. L'église paroissiale, de construction moderne, possède quelques tableaux anciens qui ont du mérite.

ALCALA-DE-GUADAIRA ou **ALCALA-DE-LOS-PANADEROS** (*Alcala des boulangers*), ville d'Espagne, province et à 11 kilom. de Séville; 6,800 hab. Assise sur les pentes de deux collines de la rive droite de la Guadaira, dans une situation charmante, sous un doux climat, cette ville est bien bâtie; elle possède une belle église paroissiale, un hôtel de ville et un moulin considérable. Sur une colline à l'O. de la ville, ruines d'un vieux château dont l'origine est très-ancienne.

***ALCALA-DE-HÉNARÈS,** ville d'Espagne, province et à 11 kilom. de Guadalajara, à 33 kilom. de Madrid par le chemin de fer, sur le Hénarès; 5,000 hab. « La docte Alcala, dit M. Quadrado (*Recuerdos y Bellezas de España*), est la victime la plus illustre et la plus récente de la toute-puissance de la capitale; les sciences avaient entouré son front de leur auréole académique, l'esprit religieux de son diadème de temples. Campée dans une vaste plaine, sur la rive droite du Hénarès, qui se cache au milieu des plantations d'arbres, elle montre fièrement ses coupoles et ses tours aux voyageurs qui viennent vers elle de l'Aragon et de la Catalogne et qui font le tour de ses murailles; elle se présente comme une digne sentinelle de la royale ville du Manzanarès.... Mais lorsque que l'on pénètre dans son enceinte, l'illusion s'évanouit : Alcala dépose le splendide manteau qui cache ses misères; une vieillesse prématurée attaque ses édifices; ses églises n'osent plus réclamer une place parmi les monuments de premier ordre; le palais épiscopal qui la couvrait de son ombre, l'université qui répandait au milieu de ses murs des flots d'étudiants sont maintenant à l'abandon sans un seul habitant; la solitude règne dans ses longues rues, sur ses places où croît l'herbe, et le peu de mouvement qui s'y fait se concentre dans la *calle Mayor*, qui, bordée d'arcades, traverse la ville à peu près d'une extrémité à l'autre. Certaines rues, exclusivement bordées d'églises et de couvents dont on aperçoit les coupoles par-dessus les clôtures en brique, rappellent la triste immobilité et la solitaire grandeur de Rome, et laissent prévoir l'heure peu éloignée qui verra leur ruine complète. »

***ALCALAMIDE** s. f. — **Encycl. Chim.** Les *alcalamides* sont des corps qui dérivent de l'ammoniaque par la substitution, à l'hydrogène de cet alcali, de plusieurs radicaux dont les uns sont positifs et les autres négatifs. On divise cette classe de composés en monalcalamides, dialcalamides, trialcalamides, etc., suivant qu'ils dérivent d'une, deux, trois molécules d'ammoniaque.

— I. MONALCALAMIDES. Le groupe des monalcalamides comprend simplement les monalcalamides secondaires et les monalcalamides tertiaires.

— *Monalcalamides secondaires.* Cette catégorie comprend les monalcalamides métalliques et les monalcalamides à radicaux alcooliques.

Les premières résultent de la substitution d'un atome de métal à un atome d'hydrogène dans une monamide primaire. Ces corps s'obtiennent par l'action directe des oxydes métalliques sur les monamides primaires. En présence des acides, ils se décomposent, cèdent leur métal à l'acide et s'emparent de son hydrogène basique pour reconstituer l'amide primaire. Les sels d'amides primaires à base d'argent donnent, sous l'action des chlorures acides, du chlorure d'argent et des amides secondaires.

Les secondes s'obtiennent : 1° par l'action de la chaleur sur un sel de monamine primaire et d'acide monobasique; 2° en faisant réagir un chlorure d'acide monoatomique sur une monamine primaire; 3° en traitant un anhydride d'acide monobasique par une monamine primaire; 4° en traitant les éthers cyaniques par des acides monobasiques; 5° enfin en distillant une monamine primaire avec de l'acide oxalique.

On voit que ces réactions, à part la substitution d'une monamine primaire à l'ammoniaque, sont semblables à celles au moyen desquelles on obtient les amides primaires.

Les *alcalamides* secondaires sont cristallisables. Elles ne peuvent se combiner avec les acides et se dissolvent difficilement dans l'eau. Soumises à l'action des acides ou à des solutions concentrées d'hydrates alcalins, elles donnent par fixation d'eau des acides monoatomiques et des monamines primaires. Les *alcalamides* secondaires qui contiennent le radical cyanogène méritent une mention spéciale; elles jouissent, en effet, de propriétés particulières et peuvent former avec les acides concentrés des sels décomposables par l'eau; elles se décomposent sous l'influence de la chaleur en donnant une *alcalamide* tertiaire et une dialcalamide ne contenant qu'un seul radical monoatomique.

— *Monalcalamides tertiaires.* Cette catégorie comprend : 1° les monalcalamides qui résultent du remplacement de H^2 par des radicaux négatifs et de H par un radical positif; 2° celles qui résultent du remplacement de H^2 par des radicaux positifs et de H par un radical négatif.

1° Dans les monalcalamides tertiaires résultant du remplacement de H^2 par des radicaux négatifs et de H par un radical positif, le radical positif peut être un métal ou un hydrocarbure alcoolique.

α. Les *alcalamides* dont le radical positif est un métal s'obtiennent en faisant réagir une amide secondaire sur un oxyde métallique. Les acides régénèrent l'amide primitive en s'emparant de son métal; sous l'influence des chlorures acides, elles donnent du chlorure métallique et des amides tertiaires.

β. Les *alcalamides*, dont le radical positif est un hydrocarbure alcoolique, se préparent : 1° en faisant réagir les chlorures acides sur les *alcalamides* secondaires; 2° en traitant les éthers cyaniques par les anhydrides des acides monobasiques. Ces composés dégagent de l'aniline et donnent, sous l'influence de la potasse et de la soude, un sel alcalin de l'acide dont ils contiennent le radical.

Les éthers cyaniques font partie de cette catégorie de composés. Ils se transforment sous l'influence de l'ammoniaque en dialcalamides et donnent avec les alcalis une monamine primaire et un carbonate alcalin.

2° Les monalcalamides tertiaires résultant du remplacement de H^2 par des radicaux positifs et de H par un radical négatif ont été étudiées par Cahours et Cloez, qui les ont obtenues par l'action du chlorure de cyanogène sur les monamines secondaires. Les seuls composés connus de cette catégorie sont des corps qui ont pour radical acide du cyanogène. Ils sont liquides et se volatilisent sans décomposition. Chauffés avec des alcalis ou des acides, ils régénèrent une amine secondaire et donnent de l'acide cyanique qui se décompose en anhydride carbonique et en ammoniaque.

— II. DIALCALAMIDES. Cette classe de composés dérive du type condensé Az^2H^6. Elle comprend des dialcalamides dans lesquelles 3, 4, 5 ou 6H sont remplacés, et qui portent, en suivant l'ordre énoncé ci-dessus, les noms d'alcalamides semi-secondaires, secondaires, semi-tertiaires et tertiaires. Cette classe ne comprend point de dialcalamides primaires. En effet, de tels corps devant résulter du remplacement de H^2 dans Az^2H^6 par un radical acide et un radical basique, tous deux monoatomiques, il faudrait que ces deux radicaux pussent souder deux molécules d'ammoniaque, ce qui est impossible.

— *Dialcalamides semi-secondaires.* Ces corps résultent du remplacement de H^2 par un radical acide diatomique et de H par un radical alcoolique. Presque tous les composés de ce groupe s'obtiennent par l'action de l'ammoniaque sur un éther cyanique. On les prépare encore en faisant réagir l'acide cyanique sur une monamine primaire.

— *Dialcalamides secondaires.* Ce groupe renferme un grand nombre de composés, dont quelques-uns, reconnus théoriquement possibles, n'ont point encore été préparés. Nous nous contenterons ici de dire quelques mots : 1° des dialcalamides secondaires renfermant un radical diatomique négatif et deux radicaux monoatomiques positifs; 2° des dialcalamides contenant un radical diatomique basique et deux radicaux monoatomiques acides.

Les premières se préparent, soit par l'action des monamines primaires sur les chlorures des radicaux acides diatomiques, soit en faisant réagir des monamines primaires sur les éthers alcooliques des acides basiques. Elles se décomposent sous l'influence des alcalis bouillants et donnent un sel de potasse de l'acide dont elles dérivent et une amide primaire.

Les secondes ne comprennent jusqu'ici que des composés dont le radical positif est un métal diatomique. On les obtient en faisant réagir une monamide primaire sur l'oxyde d'un métal diatomique. Mises en présence des acides, elles se décomposent, donnent un sel de l'acide employé et régénèrent la monamide primaire.

— *Dialcalamides semi-tertiaires.* On n'a encore préparé aucun corps de ce groupe.

— *Dialcalamides tertiaires.* Ces composés, encore mal étudiés, représentent deux molécules d'ammoniaque dans lesquelles tout l'hydrogène, soit 6H, est remplacé par des radicaux positifs ou négatifs dont un au moins est diatomique. On ne connaît qu'un très-petit nombre de corps appartenant à ce groupe.

— III. TRIALCALAMIDES. Cette classe de composés comprend les *alcalamides* qui dérivent de trois molécules d'ammoniaque Comme elle est encore peu étudiée et ne contient qu'un petit nombre de corps, nous nous contenterons de donner leur classification. Les unes résultent du remplacement de $2H^3$ et sont secondaires; les autres tiennent le milieu entre ces dernières et les trialcalamides tertiaires, et dérivent de Az^3H^9 par le remplacement de H^7; les tertiaires enfin ne contiennent plus d'hydrogène typique, tout leur hydrogène étant remplacé.

ALCAMÈNE, roi de Sparte en 747 av. J.-C. Ce fut lui qui termina la guerre d'Hélos et commença celle de Messénie. On lui attribue quelques-unes des pensées réunies sous le titre de *Recueil des apophthegmes laconiques.*

***ALCAN** (Michel), ingénieur et homme politique. Il est mort à Paris le 26 janvier 1877. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on lui doit : *Instruction pour le peuple : filature, tissage* (1847, in-8°); *Fabrication des étoffes, traité complet de la filature du coton* (1864, in-8°); *Traité du travail des laines* (1866, in-4°); *Etude sur les arts utiles à l'Exposition universelle de* 1867 (1868, in-8°); *Traité du travail des laines peignées, de l'alpaga, du poil de chèvre, du cachemire, etc.* (1873, in-8°).

ALCANTARILLA, ville d'Espagne, province et à 8 kilom. de Murcie, à 452 kilom. de Madrid par le chemin de fer; 4,000 hab. Territoire fertile qui produit de beaux blés et du vin estimé; aloès, nopals, palmiers et mûriers.

ALCARSINE s. f. (al-kar-si-ne). Chim. Syn. d'OXYDE DE CACODYLE. V. CACODYLE, au tome III du *Grand Dictionnaire.*

***ALCAZAR-DE-SAN-JUAN,** ville d'Espagne, province et à 70 kilom. N.-E. de Ciudad-Real, à 148 kilom. de Madrid par le chemin de fer; 7,540 hab. Fabriques de savon, de chocolat; raffineries de salpêtre; siége de l'administration des salines de tout le pays environnant. Ville très-ancienne, fondée par les Celtibères, sur lesquels les Romains la conquirent; prise par les Arabes, qui lui donnèrent le nom d'Alcazar (*la Carafe*), elle possède quelques édifices assez remarquables et forme le centre des grandes plaines desséchées que le roman de Cervantes a rendues célèbres.

ALCEDA, village d'Espagne, à 43 kilom. de Santander, sur la rive gauche du Paz, dans la délicieuse vallée de Toranzo. Etablissement d'eau thermale (26°,87) sulfureuse.

Alceste (LETTRES D'). Plusieurs écrivains ont pris, à diverses époques, le pseudonyme d'Alceste. En 1849, par exemple, et pour ne parler que des contemporains, M. Amédée Achard publia sous ce nom, dans l'*Assemblée nationale* d'alors, quelques articles empreints d'un esprit complétement réactionnaire et auxquels c'est faire trop d'honneur que de les mentionner.

Les véritables *Lettres d'Alceste* parurent, pour la première fois, en 1869, dans l'*Universel*, journal de M. Ducuing. Faites en vue de la campagne électorale qui allait s'ouvrir, elles s'attachaient à traiter trois questions : 1° les élections de 1869; 2° le gouvernement personnel; 3° la crise. D'une pureté de forme que l'on rencontre rarement dans la presse quotidienne, elles se recommandaient par une véritable grandeur de vues. On y sentait le désir de battre en brèche l'Empire; mais les coups étaient portés d'une main si habile que la masse ne vit pas le but poursuivi, et, faute d'abonnés, l'*Universel* fut obligé de cesser sa publication. Alceste disparut avec lui. Il devait reparaître bientôt.

Après la chute de l'Empire, M. Portalis fonda la *Vérité*, et son premier soin fut d'attacher à la rédaction de son journal le collaborateur masqué de l'*Universel*, Alceste, dont il avait apprécié non-seulement le talent d'écrivain, mais encore l'élévation des idées. Alceste, ne se sentant plus gêné par l'arbitraire, donna vite à ses *Lettres* une allure d'autant plus remarquée que la forme continua à rester exquise. Bientôt, de toutes parts, on voulut lire ses lettres quotidiennes. Aussi bien les sujets ne lui manquaient pas. L'Assemblée siégeait à Versailles, et les ducs avaient commencé leurs intrigues.

Ravinel, maire de Nossoncourt; les ombrages de Chantilly et les millions des d'Orléans; les ducs illustres, les précieux jésuites et les cuistres non moins adorables; l'épais Batbie, l'oblique Buffet, etc., puis, au fur et à mesure que l'on approche du 24 mai, l'audace des de Broglie, les faiblesses de M. Thiers et les fautes que ses anciennes relations lui font commettre, voilà des sujets qu'Alceste traitait de main de maître, non pas avec cette inflexible sévérité qu'aurait justifiée son pseudonyme, mais avec de doux persiflages, comme si les personnages pris à partie ne valaient même pas qu'on se servît à leur égard d'autres armes.

Quand il parle des ducs, des jésuites et des